



# NEWSLETTER

de l'acf à la Réunion

n° 2



Les 16 et 17 février, l'ACF s'est vue accueillir Katty Langelez-Stevens pour ses premières journées d'étude de cette année 2023 sur le thème de La Folie : « Traiter la voix : comment ça parle ? ». Ce furent deux journées intenses et riches en enseignement et en échanges, théoriques comme cliniques. Dans cette Newsletter nous vous en proposons quelques retours de participants qui ont bien voulu se prêter à l'exercice. En espérant qu'elle vous fasse écho et soit aussi riche pour vous à sa lecture qu'elle l'a été pour nous à sa préparation.



## Conférence

« **Folies d'hier et aujourd'hui** », prononcée par Katty Langalez-Stevens du jeudi 16 février 2023

**Argument** : Nous partirons du cas paradigmatique du célèbre président Schreber qui, à travers son témoignage, déploie tous les phénomènes de sa psychose schizo paranoïde ainsi que les éléments de son délire. Psychose d'hier sans soulagements médicamenteux et dont le centre du délire est le Père. Quant aux folies d'aujourd'hui, elles ont d'autres allures et répondent au malaise dans la civilisation du XXIe siècle. Quelles formes prennent-elles ? Que peut on espérer de la médication psychotrope et quel peut être le rôle du psychanalyste dans le traitement des voix ? L'enseignement que nous offre le cas d'une jeune patiente nous permettra de développer des réponses à ces questions.



## **Ohé ! Et-Oh ! Echos croisés sur la conférence de Katty Langelez-Stevens- *Amandine Lévy & Marielle Lebossé***

### **Ohé ! - *Amandine Lévy***

J'ai attrapé la conférence de Katty Langelez-Stevens au regard de la dialectique folie et social. À partir de ce qu'elle expose de la découverte hasardeuse des neuroleptiques en 1951 et du tournant alors dans la prise en charge des psychoses, je ne pus m'empêcher d'y entendre l'équivoque du mot « traitement » et d'ouvrir sur la question : comment le social traite la folie ? Comment il la traite, la considère et donc comment il en parle. La « tentative d'élimination du sujet » a toujours été grande et n'est ni nouvelle ni terminée, c'est une « tendance de fond » nous dit la conférencière, tendance présente avant Freud, et l'on en constate sa poussée aujourd'hui au travers du tout-neuro. En effet, le traitement apaise<sup>1</sup>. Mais il risque également de faire ré-émerger la thèse neurologique et la « conception d'une maladie physique entièrement résorbable » : normalisable.

Puis K. Langelez-Stevens nous déplie au travers de plusieurs exemples cliniques, la manière dont la folie s'inscrit et s'exprime en fonction du lien social et de la pensée de l'époque avec laquelle elle a affaire; ainsi l'hystérie, pour ne donner que cet exemple, et sa « disparition » (du moins sous la forme théâtrale d'un corps souffrant telle que l'a exposée Charcot). La revendication féminine et ce « ne plus assumer d'être dans la soumission au père rend l'hystérique normale ».

Ensuite, elle nous amène à considérer la nomination de la folie en fonction de l'époque : « la bipolarité plutôt que la psychose, la psychose ordinaire pour la version délirante du paranoïaque, l'addiction pour la toxicomanie ». Que viennent dire ces nouveaux signifiants de notre regard sur la folie ? Ainsi le traitement de la folie par la société ne vient-elle pas révéler ce que cette société est en capacité d'accueillir de l'humain? Lucien Bonnafé nous le disait bien : « On juge du degré de civilisation d'une société à la manière dont elle traite (...) ses fous (...) »<sup>2</sup>, j'ajouterais dont elle fait cas de la parole (du fou).

### **Et Oh ! - *Marielle Lebossé***

Au travers du cas clinique, Katty Langelez-Stevens va nous montrer un tout autre traitement de la folie et nous fait la démonstration de comment la psychanalyse opère.

---

<sup>1</sup> Cf. intervention de Sophie Cesano lors de la journée de rentrée de l'ACF, intervention présentée dans la première Newsletter.

<sup>2</sup> Bonnafé L., Désaliéner ? Folie(s) et société(s), Toulouse, PU du Mirail, 1992.

« Si le “non” aux voix peut opérer c’est parce qu’il y a eu beaucoup de “oui” au sujet » nous dit K. Langelez-Steven au sujet de son cas. C’est le fil que j’ai tiré et qui m’a permis de comprendre un certain usage du transfert. “Oui” à toutes les demandes de la patiente jusqu’à ce que l’analyste pose un “non” à cet homme avec lequel elle se mettait en danger. Un “non” à la jouissance de l’Autre, un “non” qui grâce aux “oui” des intervenants du Courtil, a valeur d’acte. Et lorsque cette patiente coupe avec fermeté une stagiaire lui demandant de lui parler de la voix, K. Langelez-Stevens y entend un transfert, et propose de prendre acte de ce “non”. Désormais, dans l’institution, la jeune femme ne parlera de ses voix à aucun autre intervenant.

C’est en pariant sur le transfert que l’analyste proposera le passage des rencontres en institution à celui des rencontres en cabinet, à Bruxelles, signifiant important pour cette patiente. Ce passage de l’institution au cabinet signe la manière dont l’analyste manie le transfert et entame la cure.

## Atelier clinique



### À la recherche du signifiant « mère » dans une institution orientée par la psychanalyse appliquée – Isabelle Lefébure

Les journées de l’ACF à la Réunion, en présence de Katty Langelez-Stevens ont été l’occasion d’écrire le cas d’une maman que je rencontre dans Lieu d’Accueil Enfants-Parents, depuis 2009. Dans mon premier écrit, la clinique n’est pas au rendez-vous ! Il s’agit alors de recentrer mon désir sur l’écriture d’un cas.

L’institution dans laquelle je travaille est ouverte sur la cité et accueille des sujets quels qu’ils soient. Il suffit de pousser la porte. Bien souvent il s’agit de personnes dans la déprise psychique. Comme Lacan le disait, « *tout le monde délire* », tout individu a quelque chose qui cloche ! Et parfois nous sommes dans cette rencontre de « l’ailleurs », au cœur de la psychose.

Les souvenirs de cette mère agissent dans sa tête, tel un brouhaha qui nous indique rapidement la prudence quant à sa persécution, ses interprétations et son transfert massif à mon égard : d’abord la bonne copine, j’ai été ensuite celle à qui elle voulait confier ses enfants. Bien qu’elle tente une nomination, cette solution est peu efficace.

Sally interroge le fait de ne pas avoir eu le temps d’être mère et elle tente de cerner ce signifiant auprès d’une multitude de professionnels, en vain. C’est toujours dans l’imaginaire que ça se passe pour elle, dans le lien à l’autre. Katty Langelez-Stevens questionne : « Est-ce une mère, finalement ce sujet Sally ? ». N’est-ce pas ce qu’elle est venue chercher auprès de moi dans ce lieu où nous l’accueillons sans enfant, pendant un temps ?

La lecture de la psychanalyste a permis de revenir sur cette dimension de la pratique à plusieurs telle que JA Miller la décline; une manière de fonctionner dans le lieu, en s'orientant de la psychanalyse.

L'inquiétude qui fut la mienne a pu me décompléter, mon désir pour l'orientation du lieu et le travail en régulation m'ont permis de me décaler et d'inventer un mode de présence à chaque accueil et surtout d'être manquante.

Entendre de la part de Katty Langelez-Stevens que « ce signifiant mère que Sally cherche, elle ne l'obtiendra jamais, auprès de personne ».

La rencontre avec Katty Langelez-Stevens relance mon désir de me mettre au travail au sein d'une équipe nouvelle dans l'orientation. J'ai dans l'idée que la charge administrative, comme l'avait souligné Christiane Alberti venue dans le lieu, a impacté mon désir et m'a éloignée de l'accueil.

Se remettre à écrire, à la fois me permet de tenir le cap dans une institution publique qui s'apparente au type paranoïaque comme la définit Alexandre Stevens<sup>3</sup>, « *une institution qui a des règlements valables pour tous, et qui y tient. Elle impose des règles, forcément arbitraires, et elle est envahissante. C'est celle qui s'articule sur une hiérarchie, sur un idéal à priori des choses à atteindre* ». Et le travail en régulation m'amène à me décaler de ma logique et tenter d'entendre celle de la hiérarchie. Enfin, se remettre à l'écriture me ramène à la question récurrente et vivifiante pour moi de comment s'approcher de l'institution schizophrène telle que décrite par Alexandre Stevens « *...suffisamment désorganisée, qui ne sait pas ; c'est une institution qui accepte de se laisser désorganiser par les sujets qui s'y adressent* »<sup>4</sup>. Être à chaque accueil dans la surprise de la rencontre d'un parent, d'un enfant, sans les amalgamer, mettant de côté un protocole d'accueil pour juste accueillir ce que cet enfant, ce parent a à dire...ou pas.

## Vers les institutions

### **Matinée : Vers les institutions du vendredi 17 février 2023**

Le temps de travail de cette matinée sera en lien avec le thème de la prochaine journée de l'institut psychanalytique de l'enfant, « parents exaspérés-enfants terribles ». Nous vous proposerons de nous pencher particulièrement sur ce trait d'union entre les 2 propositions, avec la question posée par J. Lacan, à la fin de son enseignement : « Est-il oui ou non fondé, ce rapport de l'enfant aux parents ? ». Avec Daniel Roy, nous filerons l'hypothèse de la crise, comme lien des parents aux enfants, et des enfants aux parents, et nous verrons également comment, dans certains cas, l'on peut devenir fou d'être parent, ou encore fou d'être l'enfant de ces parents.

---

<sup>3</sup>À ciel ouvert, L'invention du Courtil, Mariana Otéro, Marie Brémond, propos d'Alexandre Stevens, p29

<sup>4</sup>Ibid., p30



### **Du rapport au corps au schéma L<sup>5</sup>- Chloé Permal**

Lors des journées de travail avec Katty Langelez-Stevens, la présentation de cas d'un enfant de 4 ans a pu susciter des échanges sur son rapport au corps et au langage, ce corps vécu comme morcelé sans être coupé de l'Autre, sur la place qu'il occupe dans le fantasme maternel.

Être caché et soustrait au regard des autres par l'Autre maternel, n'est pas sans incidences sur le corps de ce petit garçon. La mère a du mal à s'en occuper, elle ne le trouve « pas beau ». Ces signifiants maternels ne seront pas sans effet, mais comment l'enfant se débrouille ? Il peut dire que ses pieds sont mal attachés à ses genoux donc il ne peut pas s'arrêter de courir; ou que sa main est prisonnière du pinceau lors d'un atelier peinture. Il décrit comment dans son corps tout est dénoué. Les accueillantes accordent une attention particulière à cet enfant pour l'aider à se constituer un corps. Quelque chose n'a pas fonctionné, nous dit K. Langelez-Stevens. C'est par l'écriture et les circuits électriques qu'il tente de construire quelque chose. En arrivant dans le lieu, il prend le temps d'écrire son prénom. Au début, il a du mal avec une lettre plus particulièrement. Parfois, les lettres ne sont pas toutes de la même taille. Il lui arrive de faire une première lettre immense et d'écrire la suite dans cette première lettre. Un jour, il écrit son prénom en le coupant en deux en disant « parce que c'est pas collé ». Aujourd'hui, les lettres de son prénom sont de la même taille, il s'applique en l'écrivant. Par l'écriture, il tente d'unifier une image. De même, il fait des circuits électriques, parle de robot et démonte même tout ce qu'il trouve à l'aide d'un tournevis « pour voir comment ça fonctionne ». Les savoirs le font tenir et son intérêt pour les circuits électriques fait qu'il parle moins de son corps morcelé. K. Langelez-Stevens nous parle du Schéma L : l'écriture au niveau symbolique et le circuit, au niveau imaginaire. Ces deux axes, en se coupant permettent au garçon de se construire son inconscient qui se loge dans le lieu de la pulsion, du vivant. Pour cet enfant, ça ne peut pas passer par l'image, ça passe par le circuit réel. Il ne se perçoit pas avec un corps unifié, l'image du Moi est morcelée. Le schéma L donne des indications sur la valeur des circuits et de l'écriture pour lui. Il parvient à se construire un semblant de représentation de son corps, dans l'alternance présence/absence, quand il dit : « à la maison, je fais des bêtises ». Le lieu d'accueil enfant/parent permet d'étayer une fragilité de la famille, c'est le « filet de sécurité ».

### **De l'inséparation- Marie-Pierre Audouy**

C'est la situation d'un enfant accompagné dans le cadre d'une mesure de protection, qui a été également traitée lors de la matinée de travail avec Katty Langelez-Stevens, en direction de la 7<sup>ème</sup>

---

<sup>5</sup> Lacan J., Séminaire II *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, p 134, Seuil, 1977

journée de l'institut psychanalytique de l'enfant. Antoine, âgé de 5 ans, est l'enfant unique d'un couple qui s'est séparé alors qu'il était bébé. L'intervention éducative se heurte à la problématique singulière de la folie de l'homme et de la femme, devenus parents. Comment permettre à cet enfant, dont le père est attaqué par la mère et la mère discréditée par le père, de s'extraire de ces discours en miroir et de ne pas s'aliéner totalement au discours maternel ? La conversation avec notre invitée, nous a permis de repérer comment chez la mère, il y a un idéal de famille, qui ne doit pas se réaliser, et comment le père est persécuté par cette femme, par ce qui n'est pas lui. Ces deux parents sont dans la même position, celle d'avoir l'enfant qui les supplémente. Il y a de « l'inséparation » ici également. Cet homme et cette femme restent unis par le conflit. L'enfant est terrible par sa seule présence. Objet d'amour total de la mère comme du père, il est ainsi, également, un enfant terrible, car il est celui qui présentifie l'Autre, le partenaire persécuteur.

### **Une mère et un enfant**-Luciana Zafimaharo

Le commentaire de Katty Langelez-Stevens sur le cas que j'ai présenté a permis d'éclairer comment, dans le discours maternel, une petite fille de 2 ans et demi occupe une place d'objet déchet. Elle est toujours pointée par la mère comme « trop grosse », « fainéante », « sadique » et « incapable de se séparer d'elle ». Cette enfant, terrible pour la mère, la persécute. K. Langelez-Stevens pointe la façon dont cette mère, qui n'a pas de corps, a besoin de sa fille pour s'en constituer un. Ainsi, quand elle s'adresse à l'enfant, c'est d'elle dont il est question, elle est capturée par l'image de son enfant. Ce qui revient toujours c'est son être de déchet à elle, le signifiant « mère » étant inaccessible. Il y a une impossibilité à se séparer, le lien entre cette mère et cette enfant est un lien de haine. Les accueillantes de l'institution se font les bords de la mère, « témoins pacifiants » des débordements maternels lors de ses moments de grande vulnérabilité qui l'amènent à s'enfermer dans les toilettes pour pleurer, excédée. K. Langelez-Stevens nous rappelle que lorsqu'il y a de l'amour, il y a de la haine, et que l'inverse peut être vrai aussi. Travailler avec cette mère via l'enfant apporte un apaisement.

Encore une fois, cette matinée riche en enseignement et transmission, me fait réaliser la nécessité du passage par l'écriture pour tenter de lire autrement ce qu'on est amené à accueillir, et qui peut nous faire violence.